

Un temps pour l'ivresse des chevaux
Ainsi va la vie...
Zamani barayé masti asbha, Iran 2000, 80 minutes

Dominique Pellerin

Numéro 213, mai-juin 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, D. (2001). Compte rendu de [Un temps pour l'ivresse des chevaux : ainsi va la vie... / *Zamani barayé masti asbha*, Iran 2000, 80 minutes]. *Séquences*, (213), 48-48.

UN TEMPS POUR L'IVRESSE DES CHEVAUX

Ainsi va la vie...

Si le titre du premier long métrage de Bahman Ghobadi séduit l'imagination du spectateur, évoquant à la fois poésie et fantaisie, ses images d'une tristesse infinie, dont certaines d'une grande beauté et d'une admirable force d'évocation, longtemps le troubleront. Interprétée par de jeunes comédiens non professionnels jouant leur propre rôle et inspirée d'une histoire vraie, la contrebande impliquant des jeunes entre le Kurdistan iranien et le Kurdistan irakien, cette œuvre du premier cinéaste kurde iranien accuse, certes, quelques maladresses, mais dévoile avec acuité et *ex abrupto* la déréliction dans laquelle s'enlise ce peuple et, surtout, ses enfants, sans jamais sombrer dans l'exagération et le misérabilisme que d'aucuns lui ont reprochés.

À l'écart du monde, aux confins d'une région montagneuse oubliée, tellement déshéritée que les adultes y sont devenus indifférents, sinon implacables, devant la misère des enfants, où la rudesse hivernale et la sécheresse estivale se succèdent impitoyablement, accentuant la sauvagerie des rapports humains, la seule préoccupation possible reste la quête pour sa survie quotidienne. Ainsi, dépouillé précocement de son insouciance, Ayoub, 12 ans, devenu chef de sa famille par un cruel concours de circonstances, lutte contre l'acharnement du destin pour subvenir aux plus élémentaires besoins de ses quatre frères et sœurs, mais aussi pour recueillir les fonds indispensables à l'opération urgente que nécessite son frère aîné, Madi, 15 ans, un nain au corps estropié, atteint d'une maladie incurable.

Hésitant constamment entre la tentation documentaire (la séquence d'ouverture dans un marché irakien est à cet égard particulièrement éloquente) et une recherche esthétique manifeste (notamment dans ces nombreuses scènes où se dessinent sur la blancheur hivernale les fluides silhouettes enfantines, quasi absorbées par cette mortelle ennemie qu'est la montagne), **Un temps pour l'ivresse des chevaux** témoigne d'une construction scénaristique on ne peut plus conventionnelle, mais efficace. Il s'agit d'un véritable conte initiatique, commenté en voix off par la sœur cadette, Amaneh, où s'accumulent des épreuves de plus en plus corsées que doit surmonter Ayoub : mère morte en couches, père tué par l'explosion d'une mine, rouerie des contrebandiers qui ne le paient pas pour son travail, vain sacrifice de Rojin, la sœur aînée, qui, afin de faire soigner Madi en Irak, accepte un mariage arrangé avec une famille irakienne qui la floue, préférant, en échange de sa main, se départir d'un mulet plutôt que d'assumer la charge que constitue un enfant comme Madi. Ultimement, ce récit d'apprentissage n'offre aucun espoir de délivrance ni rédemption, sinon l'apprentissage de la douleur, l'acclimatation à la fatalité et la satisfaction du devoir accompli. Même ce

lumineux plan final où Ayoub et Madi atteignent enfin le territoire irakien après avoir franchi ces barbelés délimitant la frontière, symbole d'un certain espoir, porte en lui sa pierre d'achoppement. Ayoub a finalement réussi à joindre sa destination ultime, mais non sans avoir perdu dans une embuscade le mulet qui lui aurait permis de défrayer les coûts de l'opération de son frère, séquence par ailleurs magistrale lorsque titubent et fléchissent des mulets enivrés pour résister au froid, tandis que s'enfuient les contrebandiers et dévalent sur la montagne enneigée les énormes pneus que transportaient les mulets, devant un Ayoub vaincu par la cruauté du destin et la lâcheté des adultes.

Avec **Un temps pour l'ivresse des chevaux**, Bahman Ghobadi désirait donner une image juste et « réelle » de son pays, un peuple en constant état de survie, conséquence de son isolement, de l'ostracisme dont il est toujours victime et des nombreuses guerres dont il a été témoin. Il en résulte une œuvre remarquable, aux images aussi fortes que déchirantes. Avec force finesse et intelligence, le réalisateur trentenaire a su reléguer la diatribe politique et sociale au second plan, toujours présente, certes, mais soulignée au hasard d'un plan (lors du rapatriement des corps des contrebandiers, filmé avec pudeur, à distance, des plans d'ensemble permettant d'observer les différentes réactions des villageois) ou par le biais d'un son, tels ces tirs retentissant dans la montagne et dont on méconnaît la source. S'il s'attache à montrer dans toute son âpreté la violence quotidienne et intime dans laquelle baignent les enfants, à exposer le poids de leur existence par de silencieux gros plans des visages d'Ayoub et d'Amaneh, exhalant la tristesse et la détresse, la mort et les véritables drames ne sont jamais exposés mais simplement suggérés. Ainsi, les scènes les plus dramatiques, comme celles du rapatriement du corps du père et de la volte-face de la famille irakienne qui refuse de prendre en charge Madi, sont tournées à distance, en plans larges, observées de loin par le spectateur tout comme par Ayoub et Amaneh, relevant une fois de plus avec une rare subtilité l'indicible impuissance de ces enfants condamnés à subir leur destin et la déchirante inutilité d'un Madi, assis, grelottant dans la neige ou suspendu dans un sac sur le dos d'un mulet telle une vulgaire marchandise, dans un monde où seuls survivent les enfants les plus forts.

Ému par des images d'une force poignante et d'une rare poésie, le spectateur sortira fourbu du film de Bahman Ghobadi, peut-être étonné par ce qu'il aura perçu comme un trop plein de sentimentalisme. Mais ces images le hanteront longtemps et, ultimement, le déchireront, lorsqu'il se mettra à penser que, comme l'a confirmé le réalisateur en entrevue avec Didier Perron, de *Libération*, ces enfants : « (...) souffrent plus dans leur vie que dans le film. Ce n'est pas vraiment de la souffrance d'ailleurs, c'est leur quotidien vécu au jour le jour, de génération en génération. Ils n'ont jamais voyagé, ils ne connaissent que ça et pour eux la vie est ainsi faite. »

Dominique Pellerin

■ Zamani barayé masti asbha

Iran 2000, 80 minutes – Réal. : Bahman Ghobadi – Scén. : Bahman Ghobadi – Photo : Saed Nikzat – Mont. : Samad Tavazoi – Mus. : Hossein Alizadeh – Son : Morteza Dehnavi, Medhdi Darabi – Int. : Ayoub Ahmadi (Ayoub), Amaneh Ekhtiar-Dini (Amaneh), Madi Ekhtiar-Dini (Madi), Rojin Younessi (Rojin), Nezhad Ekhtiar-Dini (Nezhad), Kolsolum Ekhtiar-Dini (Kolsolum) – Prod. : Bahman Ghobadi – Dist. : K. Films Américain.



Indicible impuissance